

De l'Ouest, des Nouvelles et de l'Histoire

Avec plus ou moins de rire de Maurice Constantin-Weyer, préface de Liliane Rodriguez, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1986, 174 p., 8,95\$.

L'Ouest en nouvelles, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1986, 133 p., 8,95\$.

Dans la terre promise de Jean Féron et Jules Lamy, introduction de Paul Genuist, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1986, 168 p., 7,95\$.

Un héros malgré lui de Marcel Durieux, présentation de Roger Motut et Maurice Legris, introduction de L.G. Thomas, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 244 p., 8,95\$.

Paulette Collet

Number 46, Summer 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39330ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Collet, P. (1987). Review of [De l'Ouest, des Nouvelles et de l'Histoire / *Avec plus ou moins de rire* de Maurice Constantin-Weyer, préface de Liliane Rodriguez, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1986, 174 p., 8,95\$. / *L'Ouest en nouvelles*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1986, 133 p., 8,95\$. / *Dans la terre promise* de Jean Féron et Jules Lamy, introduction de Paul Genuist, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1986, 168 p., 7,95\$. / *Un héros malgré lui* de Marcel Durieux, présentation de Roger Motut et Maurice Legris, introduction de L.G. Thomas, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 244 p., 8,95\$.] *Lettres québécoises*, (46), 68–70.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

De l'Ouest, des Nouvelles et de l'Histoire

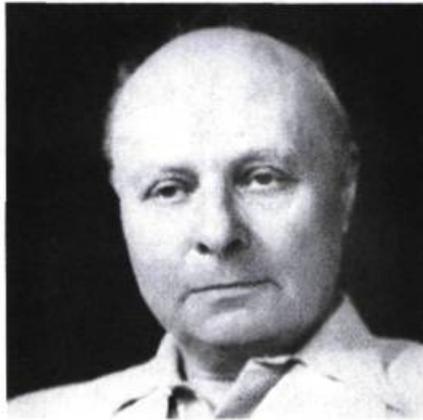
Avec plus ou moins de rire de Maurice Constantin-Weyer, préface de Liliane Rodriguez, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1986, 174 p., 8,95\$.

L'Ouest en nouvelles, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1986, 133 p., 8,95\$.

Dans la terre promise de Jean Féron et Jules Lamy, introduction de Paul Genuist, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1986, 168 p., 7,95\$.

Un héros malgré lui de Marcel Durieux, présentation de Roger Motut et Maurice Legris, introduction de L.G. Thomas, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 244 p., 8,95\$.

Les Éditions des Plaines ont récemment fait paraître deux volumes de nouvelles. L'un de ces recueils est un choix de nouvelles de Constantin-Weyer. Celui-ci est surtout connu comme romancier, en particulier comme l'auteur de *Un homme se penche sur son passé*, Prix Goncourt 1928. Mais il a aussi écrit de nombreuses nouvelles, certaines publiées en volumes, d'autres dans divers journaux. *Avec plus ou moins de rire* réunit, nous dit l'élégante préface de Liliane Rodriguez, «plusieurs nouvelles canadiennes du romancier». Ce qui n'est pas tout à fait exact puisque «la Route de l'Orégon» et «les Oeufs au bacon» se situent respectivement du côté américain des Rocheuses et en Alaska. Mais ne soyons pas tatillons. C'est toujours un plaisir de relire Constantin-Weyer, dont bon nombre d'ouvrages ne sont plus facilement accessibles. Pourtant, il est un des meilleurs auteurs de récits d'aventures qu'ait produit le Canada. Car tout Français qu'il soit, ce sont bien les expériences canadiennes qui ont formé l'écrivain, un des meilleurs chantres de l'Ouest et du Grand Nord.



Maurice Constantin-Weyer

Les deux nouvelles les plus réussies de *Avec plus ou moins de rire* sont sans doute celle qui ouvre et celle qui clôt le recueil. Dans «l'Homme qui se croyait prophète», l'auteur satirise le fanatisme religieux de «ces gens qui prétendent réformer le monde» sans tenir aucun compte des conditions de vie locales. «Jean-Baptiste», la plus longue des nouvelles, un petit chef-d'oeuvre, est l'histoire touchante d'un jeune Québécois qui s'installe dans l'Ouest et qui ne se laisse pas abattre même lorsqu'il perd tragiquement toutes ses possessions si péniblement acquises. Le courage de Jean-Baptiste n'est surpassé que par celui de sa femme Ubaldine car, alors qu'il parle encore, elle s'est déjà remise à la tâche. Constantin-Weyer, qui a dit ailleurs beaucoup de mal des femmes, a ici esquisé un personnage féminin exemplaire.

Dans toutes les nouvelles, comme l'indique le titre du recueil, le comique côtoie le tragique. L'auteur adopte un ton intime, parfois amusé, parfois compatissant, pour raconter les aventures et mésaventures de cow-boys, de chasseurs, de colons. On peut regretter que le volume n'inclue aucune des nouvelles de

Cinq éclats de silex, que beaucoup considèrent comme un des meilleurs ouvrages de Constantin-Weyer, en particulier cette merveilleuse «Nuit canadienne» qui contient en résumé toute la philosophie de l'auteur; mais il est évident que l'éditeur n'a eu ici que l'embaras du choix et, bien sûr, des goûts et des couleurs...

* * *

Les recueils de nouvelles, tant en français qu'en anglais, sont dans le vent. *L'Ouest en nouvelles* est donc au goût du jour. Neuf auteurs ici «n'ont en commun — à part la culture — que d'habiter les mêmes espaces géographiques». En effet, Marguerite Primeau, Annette Saint-Pierre, Geneviève Montcombroux, pseudonyme de Ève Combroux, et Gilles Valais n'en sont pas à leurs premiers essais, tandis que d'autres écrivains publient ici pour la première fois. La nouvelle la plus longue me paraît aussi la mieux réussie, même si, à la fin, elle frôle un peu le mélo. «La Maison des lilas», de Marguerite Primeau, est l'histoire d'une déception. Un vieillard veut, à tout prix, revoir son village. Il a oublié qu'il en a été injustement chassé et ne se souvient plus que des heures de bonheur. La visite dont il rêvait le ramène à la dure réalité: le village est méconnaissable, mais ce qui n'a pas changé, c'est la cruauté des hommes. «Le Retour d'âge», de Geneviève de Montcombroux, amènera un sourire de satisfaction sur bien des lèvres féminines. Dans cette nouvelle, genre de dramatique avec voix off, une femme se venge d'un médecin qui qualifiait de «symptomatique» une maladie hélas trop réelle. Mentionnons encore «la Petite Madame Robert» de Annie Marquis, dont le style rigoureux et le ton ironique évoquent Claire Martin, et «Sophia» d'Inge Israël, où sont alliés mystère et tendresse. Parmi les autres nouvelles, quelques-unes nous laissent un peu sur notre faim: la matière en est vraiment trop ténue. «Court» ne signifie pas «incomplet».

Ce qui frappe dans ce volume, c'est la diversité des sujets et des styles et l'absence quasi totale de régionalisme — exception faite de «la Maison d'autrefois». Alors que dans les nouvelles de Gabrielle Roy ou dans celles des Français installés temporairement dans l'Ouest, tels Constantin-Weyer ou Georges Forestier, l'environnement fait toujours sentir sa

présence, forme les caractères et est même, souvent, la force motrice de l'action, dans le recueil des Éditions des Plaines, le lecteur est rarement conscient du lieu où se passent les événements. Les thèmes sont aussi nombreux que les auteurs. Même la science-fiction est représentée dans «Chevauchée d'une Valkyrie» de Jannick Belleau. C'est pourquoi le titre, *l'Ouest en nouvelles*, ne nous paraît pas vraiment approprié. Il est vrai que «Des nouvelles de l'Ouest» prêterait à confusion...

Quoi qu'il en soit, les auteurs réunis dans le recueil ne manquent pas de talent et font bien augurer de l'avenir de la littérature francophone dans l'Ouest.

* * *

L'histoire occupe aussi une place importante dans la liste des ouvrages publiés par les Éditions des Plaines. Il est évident que leur origine et leur passé sont un sujet passionnant pour les francophones de l'Ouest. Deux volumes parus récemment présentent un intérêt plutôt historique que littéraire. L'une des introductions est d'ailleurs l'oeuvre d'un historien.

D'abord, un étrange roman, *Dans la terre promise*, paru pour la première fois en feuilleton dans *le Soleil* en 1929. Il s'agit en réalité de l'oeuvre de deux écrivains: le prolifique Jean Féron (pseudonyme de Joseph-Marc-Octave-Antoine Lebel), originaire du Québec et auteur d'une trentaine de romans et de pièces de théâtre, et le Français Jules Lamy (pseudonyme de Eugène Pascal Rayne), qui n'a publié qu'un seul ouvrage. En réalité, le soi-disant roman se compose de deux parties bien distinctes qui n'ont de communs que la thèse agriculturiste et le lieu où se situe l'action, le nord de la Saskatchewan. Personnages, expériences, style sont totalement différents. Les personnages de Jean Féron sont originaires du Québec, comme leur créateur; ceux de Jules Lamy sont Français. Féron est doué d'une imagination fertile. «Les Amants du sol», première partie du volume, est un roman où le narrateur omniscient raconte les aventures et mésaventures — celles-ci plus nombreuses que celles-là — de Placide Bernier et de sa jeune femme. Si leurs efforts se soldent d'abord par un échec, c'est qu'ils ont vu trop grand, qu'ils ont fait des dettes et ont cru naïvement à la générosité des créanciers. Le bref roman (moins de soixante



Jean Féron

pages) se termine, toutefois, sur une note optimiste. Tout change pour les Bernier; même la nature se montre plus clémente lorsqu'ils ont compris qu'il faut se contenter de cultiver sa terre. «Ainsi, ils ont aimé, ils ont vaincu; ils ont conquis» (p. 59).

La seconde partie, «les Conquistadors du sol», consiste surtout en la narration de M. Déry. Ce dernier raconte sa vie en Saskatchewan à deux jeunes gens qu'une panne de voiture a fait échouer chez lui. Déry, à son arrivée, n'était pas un cultivateur modèle; il aimait un peu trop flâner. Mais dès qu'il a décidé de se mettre au travail, ses efforts ont été couronnés de succès — modestes, il est vrai — peut-être parce qu'il a visé moins haut que les Bernier. Les déboires arrivent plus tard, lorsque la chance a cessé de lui sourire; car pour le narrateur, la chance est un élément important de toute réussite:

Il y a des malheureux marqués d'un destin mystérieux, véritables parias de la vie, qu'aucun de leurs efforts n'amènera jamais au niveau d'une prospérité moyenne [...] Le malchanceux... Tenez! le voilà, le vrai pauvre! (p. 92)

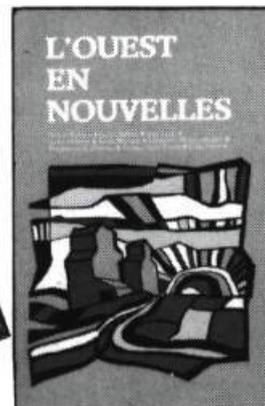
La ferme et les bâtiments de Déry sont détruits par un incendie, sa femme meurt peu de temps après. Mais grâce à l'aide de ses enfants, il retrouve la paix et l'aisance.

On le voit, les deux parties du roman prêchent la même leçon. Déry et Bernier sont des hommes cultivés, mais cela ne les empêche pas de réussir leur vie comme terriens. Bernier résume leur philosophie quand il dit:

Je suis venu en ce pays de colonisation pour m'y créer un domaine et pour y vivre comme mon maître et avec autant d'indépendance et de liberté qu'il est possible d'acquérir sur notre planète, où les quatre cinquièmes des hommes qui l'habitent ne sont qu'esclaves ou forçats. (p. 2)

Malheureusement, s'ils se sont inspirés de leurs expériences pour écrire leur ouvrage, ni Féron, ni Lamy ne connurent la même réussite que leurs personnages. Lamy, surtout, véritable «malchanceux», semble avoir passé ses dernières années dans une atroce misère si l'on en croit les quelques lettres à la fin du volume, lettres qui éclairent d'ailleurs l'élaboration du roman.

Avouons toutefois que, malgré la bonne volonté des auteurs, *Dans la terre promise* ne forme pas un tout, pas plus que *Restons chez nous* de Damase Potvin ne pourrait former un tout avec *Maria Chapdelaine*, même si les deux ouvrages s'inspirent de la même idéologie. Féron tente de créer un certain suspense, alors que les pages dues à la plume de Jules Lamy consistent plutôt en une série d'anecdotes. Mais Lamy sait mener son récit; son style est plus alerte que celui de Féron, souvent gâté par des platitudes telles que «La parole pouvait valoir de l'or», «Le courage est l'antidote du désespoir» (p. 36). Ajoutons que si les chiffres fréquemment cités sont éloquentes en ce qui concerne la réussite des personnages, ils ne le sont guère au point de vue romanesque.



Le roman et les lettres de Lamy à Féron reproduites à la fin de l'ouvrage sont précédés d'une excellente introduction de Paul Genuist, introduction essentielle pour expliquer cette créature bicéphale qu'est *Dans la terre promise*.

* * *

Un Héros malgré lui. C'est ainsi que les éditeurs ont intitulé le journal de Marcel Durieux. L'ouvrage a d'abord été publié en anglais sous le titre *Ordinary Heroes* qui semble mieux choisi car ce n'est pas seul l'auteur du journal qui est un héros ici, mais tous ceux qui, avec et comme lui, ont fait l'Ouest dans des conditions toujours difficiles, parfois déplorables. Si le volume a d'abord paru en anglais, c'est, nous disent, dans la présentation, Roger Motut et Maurice Legris, «pour faire connaître aux Albertains de langue anglaise un peu de notre histoire» (p. 6).

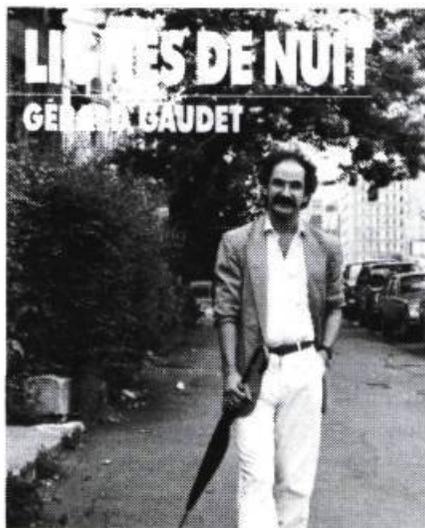
Marcel Durieux s'est établi, avec ses parents et ses frères, dans la région de Red Deer, pas loin de Settler, au tournant du siècle. La famille a vécu des expériences assez semblables à celles des Bernier et des Déry en Saskatchewan. Toutefois, il ne s'agit pas ici d'un roman, mais d'un journal; les Durieux n'en sont que plus émouvants. S'il n'a aucune prétention littéraire, l'auteur mène rondement son récit et est à même de tracer en quelques lignes un portrait convaincant de ceux qu'il croise sur sa route. L'ouvrage de Durieux est d'ailleurs plus substantiel que celui de Féron et Lamy et plus touchant parce que plus vrai. L'affabulation, pour mince qu'elle soit, nuit à *Dans la terre promise* plutôt qu'elle ne sert l'oeuvre. Durieux dit simplement les grandes peines, les petites joies, les déceptions, l'entraide parmi les colons, la paresse, l'ivrognerie et les mesquineries aussi. Marcel Durieux devait quitter l'Alberta en 1914 pour ne plus y revenir.

Sans doute ne peut-on qualifier *Dans la terre promise* et *Un héros malgré lui* de chefs-d'oeuvre littéraires, mais ce sont des documents parfois amusants, souvent poignants, sur la vie des colons dans l'Ouest au début du siècle. Peut-être n'ont-ils pas tous «aimé, vaincu et conquis»; mais ils ont certes aimé et lutté. Placide Bernier, M. Déry, Marcel Durieux, le Jean-Baptiste de Constantin-Weyer, tous sont des héros qui s'ignorent. □

Paulette Collet

Présentation

DU DÉSIR À L'ÉCRITURE OU VICE VERSA



Lignes de nuit de Gérald Gaudet, Montréal, L'Hexagone/Poésie, 1986, 81 p., 11,95\$.

De tout petits poèmes en prose, jamais plus de dix lignes — condensation du texte pour dire la densité du contenu —, appréhension par les mots d'instant privilégiés, petites constructions se suffisant à elles-mêmes mais participant à un ensemble, voilà *Lignes de nuit* de Gérald Gaudet.

C'est le désir, l'amour, la passion, la tendresse — bref, la transcendance des (du) corps — qui écrivent le recueil. Car ici, le désir se vit comme une écriture et l'écriture se meut comme un désir. Le poète — bien que «Je ne serai jamais poète» (p. 39) — apprivoise son désir ligne après ligne, comme le Petit Prince son renard jour après jour.

Il y a conjonction constante entre les gestes de l'amant et ceux de l'écrivain: «Où voulez-vous en venir avec l'infini des encres quand il y a la tendresse inépuisable au fond des chambres?» (p. 76).

La main ne caresse-t-elle pas le papier autant que les corps? Conjonction déjà présente dans le titre *Lignes de nuit*: lignes, celles qu'on écrit; nuit, «lieu» temporel traditionnel de l'amour.

Le texte est porteur d'une densité qui se désigne elle-même: l'adverbe *très*, superlatif absolu, est systématiquement mis en évidence par des italiques. De plus, il accompagne presque exclusivement des adjectifs désignant la distance: «séduction *très* lointaine» (p. 18), «intention *très* louche» (p. 19), «vision *très* étrange» (p. 26), «tensions [...] *très* anciennes» (p. 36). C'est la distance à abolir entre soi et le désir: vers la fin, d'ailleurs, *très* accompagne plutôt des mots qui parlent d'intimité («textures *très* instinctives», p. 51) et d'actualité («pause *très* urbaine», p. 56). Cette réduction de la distance, c'est l'apprivoisement en cours.

Le recueil se présente, à travers deux parties complémentaires, comme un parcours. La première, «Fragments de l'inavoué», se place, comme l'indique son titre, sous le signe du dévoilement: «Tout devrait pouvoir se dire» (p. 18). La deuxième, «Scintillements de la chair», cherche des voies d'accomplissement: «Et la tendresse sera un petit coup d'épaule qui me retient dans la chaleur émue des échanges» (p. 51).

Et toujours, le charnel et le littéraire se croisent, se détachent, se retrouvent: «À chaque fois, la lenteur des lignes et des échanges pendant que nous caressons l'illisible désir des paumes entrouvre une autre écriture [...]» (p. 52); «[...] le poème couche le bruit d'un bouleversement qui n'a plus faim de sommeil» (p. 78).

Le désir est écriture, l'écriture est désir... □

Régis Normandeau